


MY
ABSOLUTE
DARLING

roman

GABRIEL
TALLENT

Gallmeister 

Gabriel Tallent

MY
ABSOLUTE
DARLING

Roman

Traduit de l'américain
par Laura Derajinski

Collection
AMERICANA

Titre original: *My Absolute Darling*

Copyright © 2017 by Gabriel Tallent
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2018,
pour la traduction française

pdf-ISBN 978-2-404-00892-9
ISSN 1956-0982

Illustration de couverture © Owen Gent/colagene.com
Photo de l'auteur © Alex Adams
Conception graphique: Valérie Renaud

Pour Gloria et Elizabeth

1

LA vieille maison est tapie sur sa colline, avec sa peinture blanche écaillée, ses baies vitrées, ses frêles balustrades en bois envahies de sumac vénéneux et de rosiers grimpants. Leurs tiges puissantes ont délogé les bardeaux qui s'entremêlent désormais parmi les joncs. L'allée de graviers est jonchée de douilles vides tachées de vert-de-gris. Martin Alveston descend du pick-up et ne regarde pas Turtle qui reste assise derrière lui dans l'habitacle, il gravit le porche, ses chaussures militaires émettent un son creux sur les planches, un homme robuste en chemise à carreaux et jean Levi's qui ouvre la porte vitrée coulissante. Turtle attend, elle écoute les cliquetis du moteur avant de lui emboîter enfin le pas.

Dans le salon, une fenêtre est barricadée de feuilles de métal et de contreplaqué d'un centimètre clouées au chambranle, couvertes de cibles de tir. Les impacts sont si rapprochés, on croirait que quelqu'un y a plaqué un calibre 10 avant d'en exploser le centre ; les balles scintillent dans leurs trous déformés comme l'eau au fond d'un puits.

Son papa ouvre une conserve de haricots Bush's sur le vieux poêle et il gratte une allumette contre son pouce pour démarrer le feu qui grésille et se réveille lentement, sa flamme orange contre les murs sombres en séquoia, les placards en bois brut et les pièges à rats tachés de graisse.

À l'arrière de la cuisine, la porte n'a pas de verrou, rien que des trous en guise de poignée et de serrure, Martin l'ouvre d'un coup de pied et sort sur le porche à moitié terminé,

les lattes disjointes peuplées de lézards des palissades et de mûriers parmi lesquels jaillissent des prêles et de la menthe sauvage, douce avec son étrange duvet et ses relents amers. Debout jambes écartées sur les lattes, Martin saisit la poêle où il l'a suspendue sur les bardeaux défaits afin que les rats laveurs l'y lèchent et la nettoient. Il ouvre le robinet à l'aide d'une clé à molette rouillée et asperge la fonte, puis il arrache des poignées de prêle pour frotter les endroits encore sales. Il rentre, dépose la poêle sur la plaque du fourneau où l'eau crache et siffle. Il ouvre le frigo vert olive dont l'ampoule a grillé et en sort deux steaks enveloppés dans un papier marron de boucher, il tire de sa ceinture son couteau Daniel Winkler et l'essuie sur sa cuisse avant d'embrocher chaque steak au bout de la pointe et de les lancer dans la poêle.

Turtle saute sur le plan de travail – des planches en séquoia rugueux, les clous entourés d'anciennes empreintes de marteau. Elle prend un Sig Sauer parmi les conserves jetées là et fait coulisser la glissière afin de voir le cuivre logé dans la chambre. Elle lève l'arme et se retourne pour voir sa réaction, il reste figé, une main sur les placards, il sourit d'un air fatigué sans lever les yeux.

À six ans, il lui avait enfilé un gilet de sauvetage en guise de protection, lui avait conseillé de ne pas toucher aux douilles brûlantes et lui avait tendu une carabine Ruger .22, l'avait fait asseoir sur la table de la cuisine et empoigner l'arme dans un torchon roulé. Papy avait dû entendre les détonations à son retour du magasin de spiritueux car il était entré vêtu de son jean, de son peignoir en éponge et de ses pantoufles en cuir ornées de petits glands, et il était resté planté dans l'embrasure de la porte et il avait lâché: "Nom de Dieu, Marty." Papa était installé sur une chaise près de Turtle et il lisait *Enquêtes sur les principes de la morale*, de Hume, il avait retourné le livre sur sa cuisse afin de marquer sa page et il avait dit: "Va dans ta chambre, Croquette." Et Turtle s'était éloignée dans l'escalier grinçant, dépourvu de rambarde et de contremarches, les planches taillées dans un tronc nouveau de séquoia, les poutres

de renforcement fendues et tordues par un mauvais séchage, leurs déformations repoussant peu à peu les clous hors des planches à nu et tendues presque jusqu'au point de rupture, les deux hommes silencieux en bas, Papy qui observait sa petite fille, Martin qui caressait du bout du doigt les lettres dorés sur le dos de son livre. Même à l'étage, sur son lit en contreplaqué et le sac de couchage militaire au-dessus d'elle, elle les entendait, Papy qui disait : "Nom de Dieu, Martin, c'est pas une façon d'élever une gamine" et Papa, qui n'avait rien répondu pendant un moment, lâchait : "C'est chez moi, ici, l'oublie pas, Daniel."

Ils mangent leurs steaks dans un silence quasi total, une couche de sable se dépose au fond des grands verres d'eau. Un jeu de cartes est posé entre eux sur la table et un joker est dessiné sur la boîte. Un côté de son visage est tordu en un sourire fou, l'autre s'affaisse en un froncement de sourcil. Quand elle a terminé, elle repousse son assiette et son père la dévisage.

Elle est grande, à quatorze ans, une carrure maigrichonne et dégingandée, des jambes et des bras longs, des hanches et des épaules larges mais délicates, un cou long et nerveux. Ses yeux sont l'atout physique le plus frappant, bleus et en amande sur son visage trop mince, ses pommettes hautes et saillantes, sa mâchoire aux larges dents tordues – un visage laid, elle le sait, et inhabituel. Ses cheveux sont épais et blonds, des mèches entières pâlies par le soleil. Sa peau est constellée de taches de rousseur cuivrées. Ses paumes, la peau lisse de ses avant-bras et l'intérieur de ses cuisses sont veinés de bleu.

Martin dit :

— Va chercher ta liste de vocabulaire, Croquette.

Elle sort un cahier bleu de son sac à dos qu'elle ouvre à la page d'exercices hebdomadaires de vocabulaire copiés avec soin d'après le tableau noir. Il pose les mains sur le cahier, l'attire à lui sur la table. Il entreprend la lecture de la liste. "Ostensible", dit-il en la regardant. "Châtier." Et il parcourt ainsi la liste. Puis il annonce :

— Voilà. Numéro un. Le *blanc à compléter* aimait travailler avec les enfants.

Il retourne le cahier et le fait glisser vers elle sur la table. Elle lit :

1. Le _____ aimait travailler avec les enfants.

Elle parcourt la liste et fait craquer ses orteils contre le plancher. Papa la regarde mais elle ne connaît pas la réponse.

— Le “prévenu”, dit-elle. C’est peut-être le “prévenu”.

Papa arque les sourcils tandis qu’elle écrit au crayon de papier :

1. Le *prévenu* aimait travailler avec les enfants.

Il tire le cahier sur la table et lit la suite :

— Bon, alors, dit-il. Regarde la numéro deux.

Il lui fait glisser le cahier et elle observe la phrase numéro deux.

2. *J’ai* _____ *que nous arriverions en retard à la fête.*

Elle l’écoute respirer par son nez cassé, chaque respiration insoutenable car elle *l’aime*. Elle scrute son visage, chaque détail, et elle pense, Espèce de connasse, tu peux y arriver, espèce de connasse.

— Regarde, dit-il. Regarde.

Il prend son crayon et en deux gestes précis, il raye *prévenu* et écrit *pédiatre*. Puis il fait glisser le cahier vers elle et dit :

— Croquette, c’est quoi la réponse du numéro deux ? On vient de le voir. C’est juste là.

Elle regarde la page, qui est de loin la chose la moins importante dans cette pièce, et son esprit s’emplit de l’impatience paternelle. Il casse le crayon, pose les deux morceaux devant le cahier. Elle se courbe au-dessus de la page, elle

pense, Débile, débile, débile, une petite merde dans tous les domaines. Il passe ses ongles sur les poils naissants de sa barbe.

— OK.

Voûté par l'épuisement, il fait courir son doigt dans l'écume sanglante qui macule son assiette.

— OK, d'accord, dit-il en balançant le cahier d'un revers de main à travers le salon. OK, d'accord, ça suffit pour ce soir. Ça suffit... Qu'est-ce qui tourne pas rond chez toi? (Puis il secoue la tête.) Non, c'est pas grave, ça suffit.

Turtle reste assise en silence, les cheveux pendant devant son visage, il ouvre la mâchoire, la penche à gauche comme s'il en testait l'articulation.

Il tend le bras et pose le Sig Sauer devant elle. Puis il fait glisser le paquet de cartes sur la table, le fait tomber dans son autre main. Il s'avance jusqu'à la fenêtre condamnée, se poste devant les cibles criblées d'impacts, il sort les cartes du paquet, tire le valet de pique et le tient devant son œil, montre l'image à Turtle, le dos et la tranche de la carte. Turtle reste assise, les mains à plat sur la table et regarde le pistolet. Il dit :

— Fais pas ta petite connasse, Croquette. (Il se tient parfaitement immobile.) Tu fais ta petite connasse. Tu essaies de faire ta petite connasse, Croquette?

Turtle se lève, écarte les jambes, ajuste le viseur devant son œil droit. Elle sait qu'il est aligné quand le trait est aussi fin qu'une lame de rasoir – si l'arme se redresse, elle aperçoit l'éclat révélateur de la surface supérieure du viseur. Elle rectifie l'alignement afin d'obtenir une unique ligne fine, elle pense, Fais gaffe, fais gaffe, gamine. Ainsi de profil, la carte fait une cible à peine plus épaisse qu'un ongle. Elle relâche la pression sur le 1,9 kilo de la détente, elle inspire, elle expire un souffle naturel et calme, puis elle appuie sur ce 1,9 kilo. Elle tire. La moitié supérieure de la carte volette et tourbillonne comme une graine d'érable. Turtle reste figée à l'exception des frissons qui lui parcourent les bras. Il hoche la tête, il affiche un petit sourire qu'il s'efforce de masquer, pose son pouce sur ses lèvres d'un geste sec. Puis il tire une autre carte qu'il tend à son intention.

— Fais pas ta petite connasse, Croquette, dit-il et il attend. Comme elle ne bouge toujours pas, il ajoute :

— Nom de Dieu, Croquette.

D'un coup de pouce, elle vérifie le chien. Il y a une manière de sentir si l'on tient le pistolet correctement et Turtle est à l'affût de cette sensation, elle cherche la moindre anomalie, le bord de son viseur recouvre le visage de Martin, la croix brille d'un vert tritium comme une bille sur son œil. L'espace d'un instant suspendu, elle vise ce qui attire son attention, le mince horizon plat du viseur frôle cet œil bleu. Ses tripes s'agitent et palpitent comme un poisson pris à l'hameçon, et elle ne bouge plus, elle lâche toute la pression de la détente et elle pense, Merde, merde, elle pense, Ne le regarde pas, ne le regarde pas. S'il remarque quelque chose à l'autre bout du viseur, il n'en montre rien. Avec aplomb, elle aligne le viseur sur la carte tremblante et floue. Elle expire un souffle naturel et calme, et elle tire. La carte ne bouge pas. Elle a manqué son coup. Elle voit l'impact sur la cible derrière, à peine à quelques centimètres de lui. Elle repousse le chien et abaisse le pistolet. La sueur scintille sur ses cils.

— Essaie de viser, dit-il.

Elle reste parfaitement immobile.

— Tu vas réessayer ou quoi ?

Turtle arme le chien encore une fois et lève le pistolet depuis sa hanche jusqu'à son œil directeur, elle aligne le viseur, deux rectangles égaux de lumière entre le point de mire et le guidon, le canon si stable qu'on pourrait poser une pièce de monnaie en équilibre sur l'acier du guidon. La carte, elle, bouge presque imperceptiblement de haut en bas. Un infime tremblement fait écho aux battements de son cœur. Elle pense, Ne le regarde pas, ne regarde pas son visage. Regarde ton viseur, regarde la partie supérieure de ton viseur. Dans le silence qui suit la détonation, Turtle relâche la détente jusqu'à entendre un cliquetis. Martin retourne la carte intacte dans sa main et l'examine d'un geste théâtral. Il dit :

— C'est bien ce que je pensais.

Il laisse tomber la carte sur le parquet, retourne à la table, s'assied face à elle, reprend le livre qu'il avait posé ouvert, à l'envers, et il se penche au-dessus. Sur la fenêtre condamnée derrière lui, les impacts de balles créent un trou que l'on pourrait combler avec une pièce de vingt-cinq cents.

Elle l'observe pendant trois battements de cœur. Elle fait sauter le chargeur, éjecte la douille qu'elle attrape au vol, replace la glissière puis elle pose le pistolet, le chargeur et la douille sur la table, à côté de son assiette sale. La douille roule et décrit un large arc de cercle dans un bruit de bille. Il se lèche un doigt et tourne la page. Elle reste debout et attend qu'il la regarde mais il ne lève pas les yeux, et elle pense, Alors c'est tout? Elle monte dans sa chambre, sombre avec ses lambris de bois brut, les feuilles de sumac qui s'insinuent par le chambranle de la fenêtre ouest.

Cette nuit-là, Turtle attend sur sa planche en contreplaqué, dans le sac de couchage militaire et les couvertures en laine, elle écoute les rats grignoter les restes dans la vaisselle sale de la cuisine. Elle perçoit parfois le *clac clac clac* d'un rat qui se gratte le cou sur une pile d'assiettes. Elle entend aussi Martin arpenter les pièces. Accrochés à des clous au mur, son AR-10 Lewis Machine & Tool, son Noveske AR-15 et son fusil à pompe Remington calibre 12. À chacun sa philosophie et son usage particulier. Ses vêtements sont soigneusement pliés sur les étagères, ses chaussettes rangées dans une vieille malle au pied du lit. Un jour, elle avait oublié de plier une couverture et il l'avait brûlée dans le jardin en disant : "Seuls les animaux saccagent leur habitat, Croquette, seuls les animaux saccagent leur *putain* d'habitat."

Au matin, Martin sort de sa chambre en serrant la ceinture de son Levi's, et Turtle ouvre le frigo d'où elle sort une boîte d'œufs et une bière. Elle lui lance la bière. Il pose la capsule sur le rebord du plan de travail, y assène un coup, et boit debout. Sa chemise ouverte pend de chaque côté de son torse.

Les muscles de ses abdominaux bougent tandis qu'il déglutit. Turtle casse les œufs contre le plan de travail, elle les soulève dans son poing, écarte la fente et vide le contenu dans sa bouche avant de jeter les coquilles dans le seau à compost de vingt litres.

— T'es pas obligé de m'accompagner, dit-elle en s'essuyant la bouche d'un revers de manche.

— Je sais.

— T'es pas obligé.

— Je sais que je suis pas obligé.

Il l'accompagne jusqu'au bus, père et fille longeant les ornières qui encadrent la bande centrale couverte de grande brize. De part et d'autre, les cocardes épineuses sans fleurs des cirses. Martin tient sa bière contre son torse et boutonne sa chemise de l'autre main. Ils attendent ensemble sur la zone de stationnement gravillonnée ourlée de tisons de Satan et de bulbes d'amaryllis belladone en dormance. Des coquelicots de Californie poussent entre les graviers. Turtle sent les relents de pourriture des algues sur la plage en contrebas, et la puanteur des terres fertiles de l'estuaire à vingt mètres de là. Dans Buckhorn Bay, l'eau vert pâle est constellée d'écume blanche autour des pinacles rocheux du littoral. L'océan vire au bleu clair plus loin, et la couleur est exactement la même que celle du ciel, aucune ligne d'horizon, aucun nuage.

— Regarde-moi ça, Croquette, dit Martin.

— T'es pas obligé d'attendre.

— Regarder un truc pareil, c'est bon pour l'âme. Tu regardes ça et tu penses, nom de Dieu. Étudier, c'est s'approcher de la vérité. Tu passes ta vie près des confins du monde, tu crois que ça t'apprend quelque chose sur l'existence, de l'observer comme ça. Et tu penses ça, et les années défilent. Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui, Papa.

— Les années défilent, tu penses que tu fais une sorte de boulot existentiel important, que tu contiens l'obscurité par ta simple contemplation. Et puis un jour, tu comprends

que t'as aucune idée de ce que t'es en train de regarder. C'est terriblement étrange, et ça ne ressemble à rien d'autre qu'à ça, et toute cette contemplation morose n'était que de la vanité, chacune de tes pensées a loupé le côté inexplicable et insondable de tout ça, son immensité et son indifférence. Tu as observé l'océan des années durant en croyant que ça avait un sens. Mais ça ne signifie *rien*.

— T'es pas obligé de venir jusqu'ici, Papa.

— Bon Dieu, j'adore cette gouine, dit Martin. Elle m'adore aussi. Ça se voit dans ses yeux. Regarde. Un véritable attachement.

Le bus halète tandis qu'il s'engage sur les contreforts de Buckhorn Hill. Martin affiche un sourire malicieux et lève sa bière en guise de salut à l'intention de la conductrice, énorme dans sa salopette Carhartt et ses bottes de bûcheron. Elle le dévisage sans le moindre humour. Turtle grimpe dans le bus et tourne dans l'allée centrale. La conductrice regarde Martin qui rayonne, la bière contre son cœur, hochant la tête et répétant :

— Vous êtes une sacrée bonne femme, Margery. Une sacrée bonne femme.

Margery ferme les portes protégées de caoutchouc et le bus fait un bond en avant. Turtle regarde par la fenêtre et voit Martin lever la main en signe d'au revoir. Elle s'affale sur une banquette libre. Elise se retourne et pose le menton sur le dossier du siège avant de dire :

— Ton père il est, genre, trop *cool*.

Turtle regarde par la fenêtre.

Pendant la deuxième heure de cours, Anna fait les cent pas à l'avant de la salle de classe, ses cheveux noirs attachés en une queue-de-cheval trempée. Une combinaison de plongée est suspendue derrière son bureau et goutte lentement dans une corbeille en plastique. Ils corrigent le contrôle d'orthographe et Turtle est voûtée au-dessus de sa feuille, elle fait cliqueter son stylo encore et encore avec l'index, elle s'entraîne à appuyer sur la détente sans exercer aucune pression ni sur la droite si sur la gauche. Les filles ont des voix faibles et fluettes,

et quand elle le peut, Turtle se retourne sur sa chaise pour lire sur leurs lèvres.

— Julia, dit Anna à Turtle. Peux-tu épeler et définir le mot “synecdoque” pour la classe, s’il te plaît ? Et puis nous lire la phrase dans laquelle tu l’as utilisé ?

Bien qu’ils soient en train de corriger le contrôle, bien qu’elle ait devant elle la feuille d’une autre élève, une fille que Turtle admire en lui jetant des coups d’œil en douce et en se mordillant le doigt, bien que le mot “synecdoque” soit épelé au stylo pailleté dans l’écriture impeccable de cette autre fille, Turtle n’y arrive pas. Elle commence.

— S-I-N...

Puis elle s’interrompt, incapable de retrouver son chemin dans ce labyrinthe. Elle reprend :

— S-I-N...

Anna dit doucement :

— Bien, Julia... Il est difficile, celui-là. C’est *synecdoque*, S-Y-N-E-C-D-O-Q-U-E, *synecdoque*. Quelqu’un voudrait nous dire ce qu’il signifie ?

Rilke, cette autre fille en question, bien plus jolie que Turtle, lève la main et ses lèvres roses forment un O impatient.

— Synecdoque. Une figure de style dans laquelle la partie représente le tout. “La couronne est mécontente.”

Turtle et elle ont échangé leurs copies, Rilke récite donc cela de tête sans regarder le contrôle de Turtle car ce dernier est vide, à l’exception de la première ligne : 1. Prévenu. *Avertir. J’ai prévenu que nous arriverions en retard à la fête.* Turtle ne comprend pas ce que cela signifie, quand la partie représente le tout. Ça n’a aucun sens à ses yeux, et elle ne comprend pas non plus ce que veut dire *La couronne est mécontente.*

— Très bien, dit Anna. Encore une racine grecque, tout comme...

— Oh ! (Et la main de Rilke se lève brusquement.) Comme sympathique.

Turtle est assise sur la chaise en plastique bleu, elle mâchonne l’articulation de son doigt qui dégage les relents

âcres de vase de Slaughterhouse Creek, elle porte un T-shirt usé et un Levi's roulé qui dévoile la peau sèche de ses mollets pâles. Sous un ongle, un reste d'huile de moteur synthétique. De ses doigts émane une odeur préhistorique. Elle aime appliquer le lubrifiant sur l'acier à mains nues. Rilke se met du baume à lèvres, elle a déjà parcouru le contrôle de Turtle et dessiné un petit x impeccable à côté de chaque ligne incomplète, et Turtle pense, Regarde donc cette pouffiasse. Regarde donc cette pouffiasse. Dehors, le terrain de sport battu par le vent est constellé de flaques, le fossé creusé dans l'argile couleur cendre est inondé ; plus loin encore, l'orée de la forêt. Turtle pourrait entrer dans le sous-bois et ne jamais reparaitre. Elle a promis à Martin qu'elle ne le ferait jamais, plus jamais.

— Julia, dit Anna. Julia ?

Turtle se tourne lentement pour la regarder, elle attend, elle écoute.

Très doucement, Anna dit :

— Julia, est-ce que tu peux rester concentrée, s'il te plaît ?

Turtle acquiesce.

— Merci, dit Anna.

Quand la sonnerie annonce l'heure du déjeuner, tous les élèves se lèvent de concert, Anna marche dans l'allée et pose deux doigts sur le bureau de Turtle en souriant, puis lève l'index afin de lui demander un moment d'attention. Turtle regarde les autres partir.

— Alors, dit Anna.

Elle s'assied sur un bureau et Turtle, silencieuse et observatrice, attentive aux visages, parvient à lire presque tout en elle ; Anna la détaille de la tête aux pieds en pensant, J'aime bien cette fille, et elle réfléchit à un moyen de parvenir à ses fins. C'est inhabituel et étrange pour Turtle, qui déteste Anna, qui ne lui a jamais donné la moindre raison de l'apprécier, qui ne s'aime pas elle-même. Turtle pense, Espèce de pute.

— Alors, répète Anna. Comment ça s'est passé, celui-là ?

Son visage devient gentiment interrogateur – elle se mordille la lèvre, elle arque les sourcils et des mèches

humides de cheveux s'échappent de sa queue-de-cheval. Elle dit encore :

— Julia ?

Aux oreilles de Turtle, habituées aux intonations de la côte nord, Anna a un accent froid et prétentieux. Turtle n'est jamais allée au sud de la Navarro River, et jamais au nord de la Mattole.

— Hein ? dit Turtle.

Elle a laissé le silence se prolonger trop longtemps.

— Comment ça s'est passé, celui-là ?

— Pas très bien, répond Turtle.

— Tu as trouvé quelques définitions ?

Turtle ignore ce qu'Anna attend d'elle. Non, elle n'en a trouvé aucune, et Anna doit bien le savoir. Il n'y a qu'une seule réponse aux questions d'Anna, c'est que Turtle est un cas désespéré.

— Non, dit Turtle. Je n'ai trouvé aucune définition. Enfin si, la première. "J'ai prévenu que nous arriverions en retard à la fête."

— Et pourquoi, à ton avis ?

Turtle secoue la tête – c'est impossible à dire et on ne la contraindra pas à dire autre chose.

— Et si tu restais ici pendant la pause déjeuner, propose Anna, et qu'on préparait des fiches de révision ensemble ?

— Mais je révise *vraiment*, dit Turtle. Je ne sais pas si ça aidera.

— Et il y a quelque chose qui pourrait t'aider ?

Anna continue, elle pose des questions, elle fait mine d'établir un espace de sécurité mais il n'y a pas d'espace sécurisé.

— Je ne suis pas sûre, répond Turtle. Je révise les mots de vocabulaire avec mon papa...

Et là, Turtle voit Anna hésiter, elle sait qu'elle vient de commettre une erreur, car les autres filles de Mendocino n'emploient jamais le mot *papa*. Elles appellent leurs parents par leur prénom, pour la plupart, ou elles parlent de leur *père*. Turtle poursuit.

— On les révise, et je pense que j'ai juste besoin de les réviser toute seule un peu plus.

— Alors il te faut juste y consacrer davantage de temps, c'est ça que tu veux dire ?

— Oui.

— Et comment tu fais tes devoirs avec ton père ? demande Anna.

Turtle hésite. Elle ne doit pas éviter la question, mais elle pense, Fais gaffe, fais gaffe.

— Eh bien, on révise le vocabulaire ensemble.

— Pendant combien de temps ?

Turtle attrape un de ses doigts, en fait craquer l'articulation, lève les yeux, fronce les sourcils et répond :

— Je ne sais pas. Une heure ?

Turtle ment. C'est là, sur le visage d'Anna, la prise de conscience.

— C'est vrai ? dit Anna. Tu étudies pendant une heure tous les soirs ?

— Eh ben...

Anna la dévisage.

— Presque tous les soirs, dit Turtle.

Elle doit protéger ces moments où elle nettoie les armes près du feu pendant que Martin lit à côté de la cheminée, tandis que la lueur des flammes s'échappe sur leur visage, s'échappe dans la pièce, avant d'être attirée à nouveau sur le sol et dans l'âtre jusqu'aux braises.

Anna dit :

— Il va falloir qu'on en discute un peu avec Martin.

— Attendez. Je sais épeler "synecdoque".

— Julia, il faut qu'on parle à ton père, répond Anna.

Turtle continue :

— S-I-N...

Puis elle s'arrête, sachant que c'est faux, qu'elle a faux, qu'elle ne peut pas se rappeler les lettres suivantes, même si sa vie en dépendait. Anna la regarde d'un air glacial, interrogatif, et Turtle soutient son regard en pensant, Espèce de salope.

Elle sait qu'en protestant davantage, en ajoutant quelque chose, elle risque de se trahir.

— D'accord, dit Turtle. D'accord.

Après l'école, Turtle va au service administratif et s'assied sur un banc. Il fait face au bureau d'accueil, et au-delà se trouvent celui de l'assistant, ainsi qu'un petit couloir et la porte verte du proviseur. Derrière la porte, Anna parle.

— Pour l'amour de Dieu, Dave, cette enfant a besoin d'aide. D'une aide réelle et constructive, bien plus que je ne peux lui apporter. J'ai trente élèves dans cette classe, bon sang.

Turtle reste assise et fait craquer ses articulations, l'employée de l'accueil lui adresse un coup d'œil gêné au-dessus de son ordinateur. Turtle a une mauvaise audition, mais Anna parle d'une voix haut perchée et forte, elle dit :

— Tu crois que j'ai envie de discuter avec cet homme ? Écoute, écoute... Misogynie, repli sur soi et méfiance. Voilà trois *gros* signaux d'alerte. Je voudrais qu'elle voie un psy, Dave. C'est une paria, et si elle passe au lycée sans qu'on se soit souciés de tout ça, elle prendra *encore plus de retard*. On peut encore combler le fossé. Oui, je sais qu'on a déjà essayé. Mais il faut qu'on *continue* d'essayer. Et s'il y a *vraiment* quelque chose qui cloche...

L'estomac de Turtle se serre. Bon Dieu, pense-t-elle.

D'un geste sec, l'employée de l'accueil tapote une pile de papiers sur son bureau et se dirige dans le couloir vers la porte du bureau du proviseur Green qui a pris la parole, et Anna semble décontenancée :

— Personne n'en a envie ? Et pourquoi personne n'en a envie ? Il y a des solutions, voilà ce que je dis... Eh bien. Non. Rien. Tout ce que j'essaie de...

Et l'employée de l'accueil se poste à l'entrée, elle frappe et passe la tête dans l'entrebâillement de la porte pour dire :

— Julia est là. Elle attend son père.

Le silence se fait. L'employée revient à son bureau. Martin ouvre la porte, jette un regard à Turtle et se dirige vers l'accueil. L'employée lui décoche un regard dur.

— Vous pouvez... dit-elle en agitant le tas de papiers pour lui signifier d'entrer directement.

Turtle se lève et lui emboîte le pas, elle passe devant le bureau et longe le couloir, il frappe un coup et ouvre la porte.

— Entrez, entrez, dit le proviseur Green.

C'est un homme énorme, au visage rose et aux grandes mains pâles. Sa graisse pendouille et emplit son pantalon en toile aux plis impeccables. Martin referme la porte et reste devant, aussi grand que le chambranle, presque aussi large. Sa chemise à carreaux trop lâche est en partie déboutonnée et révèle ses clavicules. Ses épais cheveux longs bruns sont attachés en queue-de-cheval. Ses clés ont commencé à craquer le tissu de sa poche qui laisse apparaître des fils blancs par endroits. Si Turtle n'était pas déjà au courant, elle aurait deviné que Martin porte son pistolet rien qu'à la façon dont sa chemise pend, rien qu'à la façon dont il s'installe sur la chaise, mais ni le proviseur Green ni Anna ne sont au courant; ils ne le conçoivent même pas une seule seconde, et Turtle se demande s'il existe des choses qu'elle ne voit absolument pas, elle, mais qui sont évidentes pour d'autres, et quelles pourraient être ces choses-là.

Le proviseur Green tend un bol de chocolats Hershey's Kisses à Martin qui lève la main en signe de refus, puis à Turtle qui demeure immobile.

— Alors, vous avez passé une bonne journée? demande-t-il en reposant le bol sur son bureau.

— Oh, dit Martin. J'ai connu mieux.

Turtle pense, Ce n'est pas comme ça, ce n'est pas la bonne manière, mais comment pourrais-tu le savoir, tu n'es qu'une connasse.

— Et Julia, comment vas-tu?

— Je vais bien.

— Ah oui, bon, j'imagine que tout ceci est un peu stressant, enchaîne le proviseur.

— Alors? lâche Martin en lui faisant signe de poursuivre.

— Entrons dans le vif du sujet, si vous le voulez bien, dit M. Green. (Les nouveaux professeurs se font appeler par leur

prénom, mais le proviseur est de la génération précédente, peut-être même encore de celle d'avant.) Depuis notre dernière conversation, Julia continue à peiner en classe et nous nous inquiétons pour elle. Ses notes sont une part du problème. Son niveau de lecture et de compréhension n'est pas aussi développé qu'il pourrait l'être. Elle est en difficulté lors des contrôles. Mais pour nous, le véritable problème – bien plus que ses capacités globales – c'est qu'elle a l'air de penser, eh bien, elle a l'air de penser que l'école ne l'accueille pas à bras ouverts, et nous estimons qu'un certain niveau de bien-être, un sentiment d'appartenance l'aideraient à s'épanouir en classe. C'est le problème que nous identifions actuellement.

Anna ajoute :

— J'ai pas mal travaillé avec Julia et je pense que...

Martin l'interrompt, se penche en avant sur la chaise et joint les mains.

— Elle rattrapera le travail raté, dit-il.

Turtle ravale sa surprise, elle dévisage Martin et pense, Qu'est-ce qu'on est en train de faire ? Ce qu'elle attend de Martin, c'est qu'il regarde Anna droit dans les yeux, elle sait qu'il en est capable – qu'il la regarde droit dans les yeux et qu'il la rassure.

— Julia semble avoir des ennuis avec les filles en particulier, continue Anna. Nous pensons que... peut-être qu'elle accepterait d'aller consulter Maya, notre psychologue. Beaucoup d'élèves sont rassurés après lui avoir parlé. Nous pensons qu'il serait bénéfique pour Julia de croiser un visage amical dans l'école, une personne à qui se confier...

— Ce ne sont pas les consultations chez un psy qui vont nous garantir que Julia obtienne son diplôme, coupe Martin. Alors qu'est-ce qu'on peut faire pour s'assurer qu'elle obtienne son diplôme ?

Il regarde le proviseur Green. Une vague d'horreur déferle en Turtle, elle l'étouffe car elle se dit qu'elle ne comprend peut-être pas tout, et que Martin si. Elle pense, Qu'est-ce que tu fais, Papa ?

Anna dit :

— Martin, je crois qu'on s'est mal compris. Julia ne va pas redoubler. Nous n'avons plus le budget suffisant pour mettre en place des cours de rattrapage en été, et comme les redoublements sont très limités, tous les élèves passent au lycée sans exception. Mais si elle quitte le collège sans quelques amitiés solides, et compte tenu de son niveau scolaire actuel et de ses capacités limitées de lecture, ses mauvaises notes risquent de nuire à son parcours au lycée, et par extension de réduire ses chances d'aller à l'université. C'est pourquoi il est important de continuer à nous occuper de ces soucis maintenant, en avril, car il nous reste encore du temps jusqu'aux vacances d'été. Il n'est question que du bien-être de Julia, nous pensons qu'un rendez-vous hebdomadaire avec une personne à qui se confier serait une des clés.

Martin se penche et sa chaise grince. Il rive son regard dans celui du proviseur et tend les mains, l'air de dire, s'il n'y a pas de conséquences particulières, alors qu'est-ce qu'on fout ici ?

Le proviseur Green regarde Anna. Martin la regarde, semble se demander pourquoi tout le monde la dévisage. Puis il détourne aussitôt le regard et attire l'attention du proviseur. Pour Martin, M. Green est le responsable et il est tout à fait capable d'en faire son affaire. Anna lui paraît à la fois trop agaçante et trop insignifiante. Turtle ignore pourquoi il pense ainsi. De toutes ces conversations, elle a toujours eu le sentiment que le proviseur Green était loin d'être impressionné par Martin. Elle le voit très bien en cet instant, à quel point il est solide. Il a un fils aux yeux bridés, un mongolien, Turtle le sait, et il est proviseur de ce collège depuis plus de vingt ans, Martin ne parle clairement pas la même langue que lui. Rien de ce que Martin pourra dire ne convaincra le proviseur. Ce rendez-vous ne sert qu'à être poli, à prouver que Turtle est motivée, que Martin s'intéresse aussi aux professeurs de Turtle, et Martin n'adopte pas la bonne tactique, il ne dit pas ce qu'il faut, il essaie de s'imposer par la force auprès du proviseur comme il l'a déjà fait plusieurs fois auparavant.

— Martin, dit Anna. Je suis très attachée à travailler avec Julia, et faire *tout* mon possible pour la préparer au lycée, mais mes compétences ont des limites quand Julia n'est pas concentrée, ni motivée à l'école.

— Monsieur Green, dit Martin comme s'il argumentait et contre-argumentait avec Anna.

Le proviseur fronce les sourcils, se balance doucement de droite à gauche sur sa chaise, les mains croisées sur son énorme ventre.

— La réussite de Julia ne dépend pas d'une attention spéciale ni d'une intervention thérapeutique. Ce n'est pas si compliqué. Ses devoirs sont ennuyeux. Nous traversons une époque à la fois palpitante et terrible. Le monde est en guerre dans le Moyen-Orient. Le carbone dans l'atmosphère approche des quatre cents ppm. Nous sommes témoins de la sixième grande extinction des espèces. Au cours de la prochaine décennie, nous connaissons le pic de Hubbert. On l'a peut-être même déjà franchi. Nous semblons poursuivre l'utilisation de la fracturation hydraulique, ce qui représente un risque, certes différent, mais bien présent quant à nos ressources en eau potable. Et malgré tous vos efforts, nos enfants pensent toujours que l'eau arrive par magie dans leurs robinets. Ils ignorent qu'il existe une nappe phréatique sous leur ville, ni même que son niveau est sérieusement en baisse, ni que nous n'avons aucun projet afin d'alimenter la ville en eau après qu'elle se serait définitivement tarie. La plupart d'entre eux ignorent que cinq des six dernières années ont été les plus chaudes de l'histoire. J'imagine que vos élèves pourraient s'intéresser à tout ça. J'imagine qu'ils pourraient s'intéresser à leur avenir. Mais au lieu de ça, ma fille passe des contrôles de vocabulaire. En classe de *quatrième*. Et vous vous étonnez qu'elle ait la tête ailleurs ?

Turtle l'observe, elle essaie de le percevoir comme le perçoivent le proviseur ou Anna, et elle déteste ce qu'elle voit.

Le proviseur Green a l'air d'avoir déjà entendu cet argument, de façon plus véhémement, dans la bouche d'autres personnes.

— Eh bien, Marty, dit-il. Ce n'est pas tout à fait vrai. Nos élèves passent leur dernier contrôle de vocabulaire en CM2. Nos quatrièmes apprennent l'étymologie grecque ou latine des mots, ce qui est un exercice utile pour comprendre et expliquer tous ces phénomènes que vous venez de décrire.

Martin dévisage le proviseur.

M. Green ajoute :

— Mais il est vrai qu'on exige d'eux qu'ils sachent épeler leurs mots de vocabulaire sans faute d'orthographe.

Martin se penche en avant et le Colt 1911 se dessine sous sa chemise au niveau de ses reins, et malgré l'expression calme de son visage, ce mouvement traduit la menace de sa puissance physique. Il est clair, à voir le face-à-face entre le proviseur Green et Martin, qu'ils font peut-être le même poids, mais là où le proviseur semble dégouliner de sa chaise, Martin, lui, est solide comme un roc. Turtle sait que ce rendez-vous a pour seul but d'exprimer leur inquiétude. Martin ne semble pas s'en rendre compte.

— Je crois, dit-il, que nous devrions autoriser Julia à prendre ses propres décisions au sujet de ses camarades, ses propres décisions quant à ses devoirs d'école, et ce, dans son meilleur intérêt. Vous ne pouvez pas obliger une fille à devenir extravertie. Vous ne pouvez pas l'obliger à consulter un psy, et vous ne pouvez pas considérer son ennui et sa démotivation comme anormaux avec un programme scolaire aussi fastidieux. À sa place, vous et moi serions tout aussi ennuyés ou démotivés. Alors je refuse de lui dire, et je n'autoriserai personne à lui dire, qu'elle a besoin d'une assistance particulière. J'entends bien vos inquiétudes sur les rigueurs du lycée, mais je ne peux m'empêcher de penser que ces rigueurs feront pour elle un contraste bénéfique comparé aux exercices abrutissants des contrôles de vocabulaire et des romans jeunesse sans intrigue ni intérêt. Elle fera face aux défis qu'elle rencontrera l'an prochain. Mais je suis tout à fait conscient de vos préoccupations et je peux m'engager d'ores et déjà à consacrer plus de temps à aider Julia à faire ses devoirs et lui inculquer les méthodes de

travail qui lui font défaut à votre goût. Je peux dégager plus de temps pour ça, chaque soir et pendant le week-end.

Le proviseur Green se tourne vers Julia et lui dit :

— Julia, que penses-tu de tout ça ? Aimerais-tu rencontrer Maya ?

Turtle reste assise, figée, une main sur l'autre, sur le point de faire craquer une articulation de son doigt, bouche bée, et ses yeux passent de son papa à Anna. Elle veut rassurer Anna mais ne peut pas contredire Martin. Tout le monde la scrute. Elle répond :

— Anna m'aide beaucoup, et je crois que je ne fais pas d'efforts pour la laisser m'aider.

Ils ont tous l'air surpris dans la pièce. Elle continue :

— Je crois qu'il faut que j'étudie un peu plus, et que je laisse Anna m'aider un peu plus, et que je l'écoute plus aussi, peut-être. Mais je ne veux consulter personne.

Quand ils ont terminé, son papa se lève et ouvre la porte pour laisser passer Turtle, et ils marchent ensemble jusqu'au pick-up, ils montent en silence sur la banquette avant. Martin pose la main sur la clé de contact, plongé dans ses pensées, le regard rivé au-delà de la vitre du conducteur. Puis il lâche :

— C'est à ça que se résume ton ambition ? À devenir une pauvre petite moule illettrée ?

Il démarre le pick-up et ils s'éloignent, sortent du parking, Turtle se répète les mots *pauvre petite moule illettrée*. Leur sens prend soudain forme dans son esprit comme quelque chose enfermé dans une boîte qui jaillirait brusquement. Il existe des parts d'elle qui demeurent sans nom, sans identification, puis il leur donne un nom, et elle se perçoit alors clairement à travers ses mots, et elle se déteste. Il change de vitesse avec une colère puissante mais silencieuse. Elle se déteste, elle déteste ce fossé mal comblé et mal protégé. Ils remontent l'allée gravillonnée et il se gare devant le porche avant de couper le moteur. Ils gravissent les marches ensemble, Papa entre dans la cuisine, sort une bière du frigo et l'ouvre d'un coup brusque sur le rebord du plan de travail. Il s'assied à la

table et gratte une tache avec l'ongle de son pouce. Turtle s'agenouille devant lui et pose les mains sur son Levi's bleu délavé. Elle dit :

— Pardon, Papa.

Elle glisse deux doigts entre les fils blancs décousus, pose la joue contre l'intérieur de sa cuisse. Il reste assis là, le regard ailleurs, il tient sa bière entre le pouce et l'index, et elle essaie de réfléchir désespérément à ce qu'elle pourrait faire, cette pauvre petite moule, cette moule illettrée.

Il lâche :

— Je ne sais même pas quoi dire. Je ne sais pas quoi te dire. L'humanité s'autodétruit, elle chie dans l'eau de son bain, les humains chient lentement, dangereusement et *collectivement* sur le monde, juste parce qu'ils sont incapables de concevoir l'existence de ce monde. Le gros et la pouffiasse, ils ne comprennent pas. Ils fabriquent des obstacles au-dessus desquels tu dois sauter, et ils veulent te convaincre que c'est ça, le monde ; que le monde entier est fait d'obstacles. Mais c'est faux, le monde n'est pas comme ça et tu ne dois jamais, jamais penser que c'est le cas. Le monde, c'est Buckhorn Bay et Slaughterhouse Gulch. C'est ça, le monde, et cette école n'est que... que des ombres, des diversions. Ne l'oublie jamais. Mais il faut que tu fasses attention. Au moindre faux pas, ils t'enlèveront et je te perdrai. Alors qu'est-ce que je suis en train de te dire?... Que cette école, c'est rien mais que tu dois quand même jouer le jeu ?

Il la regarde, soupèse son intelligence. Puis il tend la main, attrape Turtle sous la mâchoire et lui dit :

— Qu'est-ce qui se passe, dans ta petite tête ? (Il lui tourne la tête d'un côté, puis de l'autre, il la regarde avec intensité. Puis il reprend enfin :) Tu le sais, Croquette ? Tu sais ce que tu représentes pour moi ? Tu me sauves la vie, chaque matin que tu sors du lit. J'entends le bruit léger de tes pas dans l'escalier et je pense, C'est ma fille, c'est pour elle que j'existe.

Il se tait un moment. Elle secoue la tête, son cœur grince de colère.

Ce soir-là, elle attend en silence, elle écoute, elle pose la lame froide de son canif contre son visage. Elle l'ouvre et la referme sans bruit, désengageant le verrou avec son pouce et rabaisant la sécurité afin de l'empêcher de cliqueter. Elle l'entend marcher d'une pièce à l'autre. Turtle cisaille ses ongles en petits croissants. Quand il s'arrête, elle s'arrête. Il est silencieux dans le salon. Lentement, sans le moindre son, elle referme le canif. Elle fait craquer ses orteils avec le talon de l'autre pied. Il monte l'escalier, il la prend dans ses bras et elle pose les mains autour de la nuque paternelle, il la porte au rez-de-chaussée, à travers la pénombre du salon jusqu'à sa chambre, où la lune projette l'ombre des aulnes tantôt nette et tantôt floue sur les murs en plâtre, les feuilles d'un vert si sombre et cireux contre la vitre, les lattes du plancher noir et rouille, leurs lézardes pareilles à des impacts de hache, les joints mal finis entre le séquoia du plancher et le plâtre des murs, une ligne noire qui laisse entrevoir les fondations sans plomberie où les énormes poutres centenaires exhalent un parfum de thé noir, de galets de rivière et de tabac. Il l'allonge, ses doigts impriment une légère pression sur ses cuisses, les côtes de Turtle montent et descendent, chaque creux dessinant une ombre et chaque crête d'un blanc immaculé. Elle pense, Fais-le, je veux que tu le fasses. Elle reste étendue, elle attend, regarde par la fenêtre les nouvelles petites pommes de pin vertes sur les aulnes, et elle pense, C'est moi, et ses pensées sont une moelle visqueuse et sanglante qui coule au creux de ses fémurs et dans la courbe légère du couple d'os de ses avant-bras. Il s'accroupit au-dessus d'elle et d'un ton rauque d'émerveillement, il dit :

— Nom de Dieu, Croquette, nom de Dieu.

Il pose les mains sur les pointes osseuses de ses hanches, sur son ventre, sur son visage. Elle le dévisage sans ciller.

Il dit encore :

— Nom de Dieu.

Et il fait courir ses doigts striés de cicatrices dans ses cheveux emmêlés, puis il la retourne, elle est allongée sur le ventre

et elle l'attend, et dans cette attente, elle le veut parfois, et parfois ne le veut pas. Son contact donne vie à sa peau, elle l'englobe dans le théâtre secret de son esprit où tout est permis, leurs deux ombres projetées sur les draps, tissées ensemble. Il remonte la main sur la jambe de Turtle, sa fesse loge juste dans sa paume, et il dit :

— Nom de Dieu, nom de Dieu.

Et il pose les lèvres sur chaque vertèbre, remonte, les embrasse, s'attarde sur chacune, le souffle étouffé par l'émotion et il répète "Nom de Dieu".

Ses jambes écartées laissent entrevoir une ouverture qui mène à l'obscurité de ses entrailles et qui représente pour lui la vérité de Turtle, elle en est convaincue. Il soulève ses cheveux par poignées entières, les pose sur l'oreiller afin de dévoiler sa nuque, et il dit "Nom de Dieu" d'une voix rocailleuse, il caresse du doigt les petites mèches rebelles. La gorge de Turtle repose sur l'oreiller, elle semble remplie de feuilles humides et parcheminées, comme si elle était une flaque froide en automne, imbibée d'eau grise, un goût de pin et de poivre, de feuilles de chêne et la saveur verte de l'herbe des prés. Il se croit en mesure de comprendre le corps de Turtle, et traîtreusement, c'est le cas.

Quand il s'est endormi, elle se lève et traverse la maison, seule, elle tient sa chatte engorgée afin de retenir la chaleur qui s'échappe. Elle s'accroupit dans la baignoire, elle observe la tuyauterie en cuivre, elle laisse couler sur elle l'eau froide, la texture grasse en toile d'araignée de son sperme entre ses doigts, qui colle malgré l'eau, et qui semble s'épaissir encore. Elle se tient devant l'évier en porcelaine, elle se lave les mains, ce sont les yeux de son père dans le miroir. Elle termine de se laver, elle tourne le robinet de cuivre, elle scrute l'amande de ce bleu nervé de blanc, la pupille noire qui se dilate et se contracte, dotée d'une volonté propre.

DERNIÈRES PARUTIONS

Craig Johnson, *Tout autre nom*
Luke Mogelson, *Ces morts heureux et héroïques*
Jake Hinkson, *Sans lendemain*
Jim Lynch, *Face au vent*
Samuel W. Gailey, *Une question de temps*
Trevanian, *L'Été de Katya*
John Gierach, *Une journée pourrie au paradis des truites*
S. Craig Zahler, *Une assemblée de chacals*
David Vann, *L'Obscure Clarté de l'air*
William Boyle, *Tout est brisé*
Wallace Stegner, *L'Envers du temps*
Peter Farris, *Le Diable en personne*
Emily Fridlund, *Une histoire des loups*
Mike McCrary, *Cobb tourne mal*
Larry McMurtry, *Lune comanche*
James McBride, *Mets le feu et tire-toi*
Craig Johnson, *La Dent du serpent*
Joe Flanagan, *Un moindre mal*
Jennifer Haigh, *Ce qui gît dans ses entrailles*
Todd Robinson, *Une affaire d'hommes*
Lance Weller, *Les Marches de l'Amérique*
James Crumley, *Le Dernier Baiser*
Henry Bromell, *Little America*
Matthew McBride, *Soleil Rouge*
Jean Hegland, *Dans la forêt*
Steve Weddle, *Le Bon Fils*
Thomas McGuane, *Le Long Silence*
David Vann, *Aquarium*
Bruce Holbert, *L'Heure de plomb*
Alex Taylor, *Le Verger de marbre*
Katherine Dunn, *Amour monstre*
Larry McMurtry, *La Marche du mort*
Christa Faust, *Money Shot*

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur
www.gallmeister.fr

CET OUVRAGE A ÉTÉ NUMÉRISÉ PAR
ATLANT'COMMUNICATION
AU BERNARD (VENDÉE).